

# PETIT DOSSIER DOCUMENTAIRE

« BÊTES ET MONSTRES »



Un livret documentaire pour les enseignants

en lien avec l'activité « Bêtes et monstres »

## PRÉSENTATION DU LIVRET

Le musée propose aux élèves de 8 à 11 ans une activité en autonomie, intitulée « Bêtes et Monstres ». Ce jeu, à mettre en œuvre au sein du musée, par l'enseignant pour ses élèves, permet de découvrir l'ensemble des collections autour de la thématique de l'animal, familier ou fantastique.

Ce petit dossier documentaire, destiné aux enseignants, offre une synthèse sur le thème des animaux présents au musée, tout au long de l'Histoire.

Une présentation et une proposition de déroulement de l'activité sont téléchargeables sur le site Internet du musée avec le présent livret : [www.museebal.fr](http://www.museebal.fr) (onglet « éducation »)

La mallette contenant les outils nécessaires à l'activité (cartes indices, fiches etc.) est à réserver par téléphone au standard du musée (05 55 45 98 10) : elle vous sera prêtée gratuitement le jour de la venue de la classe.

# SOMMAIRE

p. 4 INTRODUCTION

p. 5 LES ANIMAUX DOMESTIQUES

p. 6 Les compagnons de l'Homme

p. 11 Les animaux utiles à l'Homme

p.18 Les procès d'animaux au Moyen Âge

p. 19 LES CRÉATURES SAUVAGES

p. 20 Les animaux réels

p. 29 Les monstres

p. 34 CONCLUSION

p. 37 INFOS PRATIQUES

# INTRODUCTION

Aussi loin que remontent nos connaissances, on remarque la profonde fascination des Hommes pour les animaux. Dès la Préhistoire, même si la fonction et la signification des grottes ornées nous échappent encore, les animaux semblent avoir déjà une immense importance.

Dans les premiers essais de description scientifique comme dans les traités théologiques, en passant par les bestiaires et les saintes Écritures, l'animal et le monstre, perçu selon les auteurs et les époques comme une créature réelle, apparaissent dans toute leur complexité. Tous deux partagent une réelle proximité avec l'Homme.

La plupart des récits anciens indiquent un rapport moral aux bêtes. Celles-ci constituent un réservoir inépuisable d'exemples pour l'enseignement ou la promotion des vertus ou, au contraire, la condamnation des vices. Cette vision ne concerne pas le seul Christianisme. Un regard purement scientifique et détaché sur l'animal est rare et assez tardif. Pendant des siècles, l'animal et les monstres ont été envisagés sous un angle passionnel et symbolique.

Les historiens se sont emparés de ce thème relativement récemment. L'un de ces pionniers, Michel Pastoureau, admet que l'histoire des animaux s'est longtemps limitée à la « petite histoire », telle une somme d'anecdotes sans grand questionnement et où primaient le pittoresque et l'exotique.

L'histoire des bêtes et monstres à travers les collections du musée des Beaux-Arts de Limoges, peut être envisagée selon deux grands chapitres :

- le premier concerne les bêtes domestiques, tant les compagnons de l'homme que ceux qui lui sont utiles ;
- le second traite des bêtes sauvages, animaux réels et monstres...

# LES ANIMAUX DOMESTIQUES

## LES COMPAGNONS DE L'HOMME

## Le cheval



Le cheval a un statut à part en Occident. Il n'est pas seulement un compagnon pour l'Homme, il est aussi utilisé pour sa force de travail. Chez les Celtes, il semble déjà être tenu en grand respect. À l'époque médiévale, il n'est que très rarement employé pour un usage laborieux. Deux visions s'opposent alors : celle des aristocrates laïcs et celle des clercs.

Dans la mentalité des premiers, nourrie de valeurs chevaleresques, le cheval est un compagnon d'arme. Il assure au cavalier un véritable règne sur les champs de bataille, depuis le IX<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle. Richard de Fournival, auteur du *Bestiaire d'Amour*, le positionne même entre l'humain et l'animal. Pour la noblesse chrétienne, il est plus qu'une monture, il est un marqueur social.

On distingue d'ailleurs plusieurs types de chevaux, chacun adapté à une fonction spécifique : le **destrier**, cheval de combats reconnu pour sa fougue et sa puissance physique tel le Frison ; le **docile palefroid** monté par l'homme d'arme en temps de paix à la parade, ou par les clercs et les femmes qui l'apprécient pour sa beauté et sa noblesse ; le **roncin**, réputé pour son endurance et prisé pour les voyages ; le **sommier**, chargé du transport de l'équipement du train de bagage.

Son image est nettement moins positive sous la plume des hommes de Dieu. Ceux-ci lui trouvent une nature ambiguë, à la fois pure et impure, solaire et funéraire, présage de bonheur et porteur de mort. Il est fait ainsi tantôt monture de Dieu, créature obéissante et docile, tantôt destrier du Diable ; on souligne alors sa suffisance, son orgueil, ses pulsions charnelles, des caractères réprouvés par la morale chrétienne. La jument elle-même est accusée d'avoir un comportement érotique encore plus marqué que celui de la chienne. Le cheval est ainsi le plus souvent traité avec une grande ambivalence.

## Le chien



Dans l'Égypte romaine, les gens s'offraient de petites figurines de chien à l'occasion de la crue du Nil. En effet, selon la tradition, la crue du Nil devait correspondre au lever matinal de l'étoile Sothys (Sirius) qui se trouve dans la constellation du Grand Chien. Cet évènement, qui arrivait à la fin d'une longue période de sécheresse et de chaleur, est d'ailleurs à l'origine de notre mot « canicule ».

Le chien est aussi un cas d'ambivalence tout à fait intéressant. L'influence biblique lui trace une réputation très négative qui prédomine jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle. Son seul nom est une injure terrible. On le désigne comme nécrophage, vorace, agressif et hargneux, mais aussisale, grossier et impur, voire impie... Mais ce qui choque le plus reste sa lubricité. Ce dérèglement sexuel supposé amène le *Deutéronome* (dans l'Ancien Testament) à appeler le « salaire du chien » la prostitution masculine des cultes cananéens. L'image de marque de ce cher animal de compagnie n'est guère reluisante.

Toutefois, certaines qualités lui sont aussi reconnues par la Bible : il est alors désigné comme humble, gardien de troupeau et frugal. Mais sa réhabilitation est venue avant tout des milieux laïcs qui ont puisé leurs représentations non pas dans les saintes Écritures mais dans l'expérience vécue avec ce compagnon. Son odorat comme son dévouement sont alors loués ; on souligne son amitié, son affection et son intelligence.

Bien vite, le chien devient l'animal qui accompagne son maître dans sa distraction favorite, la chasse. Il se forge alors de ces attachements nés de la prouesse guerrière qui revalorisent considérablement l'image du chien, jusqu'à le faire entrer pleinement, vers le début du XVI<sup>e</sup> siècle, dans l'intimité de l'Homme, en tant qu'animal de compagnie. Alors qu'auparavant, ses qualités athlétiques assuraient sa promotion ; désormais, il est aussi le gardien imperturbable de la demeure et devient un être individualisé.

## Le chat



Son cas est plus complexe que le celui du chien et, surtout, il varie selon les lieux et les époques.

On associe traditionnellement le chat à l'Égypte pharaonique. La première mention de l'animal domestique date d'environ 2100 avant J.-C. et se généralise au cours du Moyen Empire. Les momies et les représentations dans les tombes se multiplient alors et l'on voit très souvent un chat sous la chaise des défunts en train de dévorer une offrande, comme sur les peintures de la tombe de Nakht, reproduite au musée. Sans doute importé en Égypte depuis l'Ouest, il se voit attribuer des tâches importantes comme la chasse aux oiseaux ou aux rongeurs. Parallèlement, dans le champ symbolique du panthéon égyptien, la terrible déesse-lionne Sekhmet prend les traits apaisés de la chatte Bastet... Les Égyptiens de la Basse Époque offraient de nombreuses statuettes aux temples, notamment de chats. Ces chats votifs, retrouvés en grand nombre, étaient déposés dans les sanctuaires de Bastet, dont ils étaient la représentation, attestant la popularité de la déesse dans la ville de Bubastis et dans bien d'autres cités égyptiennes. Ce rapport à l'animal montre une présence dans la sphère domestique et un attachement bénéfique, donc une perception très positive du chat pour cette époque.

Au Moyen Âge, son statut se dégrade sous la plume des clercs. Animal cruel et rusé, on lui prête des savoirs de nécromant et de sorcier. Hypocrite, il voit dans la nuit et se trouve associé à d'autres créatures infernales comme le loup, le renard, la chauve-souris ou la chouette, tous actifs la nuit. Le chat noir est même, à l'occasion, l'incarnation de Satan, à l'image du bouc. Il est de ce fait l'animal préféré de la sorcellerie dans l'imaginaire collectif jusqu'à aujourd'hui.

On lui prête néanmoins aussi des qualités. Propre, il cache ses excréments et n'aime pas les mauvaises odeurs. La chatte est regardée comme peu luxurieuse puisqu'elle est

censée pousser des cris de douleur pendant l'acte charnel. Elle est, en outre, bonne mère. La perception du chat évolue durant le Moyen Âge : s'il est peu apprécié durant les premiers siècles, il est clairement revalorisé à la fin. Devenu familier, il chasse les rats dont le lien avec la peste commence à s'établir et par cette action fort utile, aide les hommes à lutter contre ce fléau qui fit des ravages en Europe jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle.

## Le faucon



Le faucon est un être exceptionnel dans l'Histoire.

L'Égypte antique lui a fait une place royale, divine et céleste. Il est l'Éloigné Horus, en référence à ses évolutions aériennes, et l'une des divinités les plus intimement attachées à la fonction royale. Coiffé de la couronne *pschent*, il est l'incarnation de la puissance de la monarchie. Ne disait-on pas que l'ennemi était paralysé devant Pharaon « comme le sont les autres volatiles en présence d'un faucon » ?

À l'instar de Montou ou Sokaris, Rê, le dieu soleil, prit aussi l'apparence du faucon et l'oiseau devint alors le soleil lui-même sous le nom de Rê-Horakhty, « l'Horus de l'horizon », symbolisant le soleil au zénith, au sommet de sa puissance. Les images de faucon sont extrêmement nombreuses en Égypte et la plupart du temps, seules les coiffes permettent de distinguer la divinité représentée. Un rapace qui en serait dénué semble devoir ainsi être regardé comme une représentation d'Horus alors qu'un oiseau coiffé du disque solaire ou de la couronne *Atef* renverra généralement à Rê-Horakhty.

La promotion du faucon ne s'arrête pas avec l'Antiquité : le développement de la fauconnerie, qui arrive en Europe au VI<sup>e</sup> siècle en provenance du Moyen Orient ou d'Asie Centrale, lui assure la bienveillance des aristocrates médiévaux dont il est sans nul doute l'animal préféré.

L'Église elle-même voit d'un œil plutôt favorable cette chasse sans corps-à-corps, où le sang ne coule pas à flot. Par ailleurs, cet oiseau intelligent est jugé frugal puisqu'il se contente de ce que lui distribue son maître, et obéissant, car il ne garde pas pour lui la proie saisie au vol. De belles qualités chrétiennes donc auxquelles s'ajoute le fait qu'il est l'ennemi du serpent, l'un des animaux les plus détestés du christianisme, et qu'il évolue dans les sphères célestes, loin de la corruption terrestre et donc au plus près de Dieu... Le faucon est donc définitivement un oiseau noble et respecté.

# LES ANIMAUX DOMESTIQUES

## LES ANIMAUX UTILES À L'HOMME

## Le mouton



Le mouton est un animal très important pour l'époque médiévale. Il fournit la précieuse laine ; sa peau sert à fabriquer le célèbre parchemin ; sa viande est appréciée et le lait de la brebis est employé dans la confection d'un grand nombre de fromages. Au-delà de ces considérations prosaïques, cet animal occupe le sommet de la hiérarchie du bétail pour les clercs. En effet, il est un animal important dans les Écritures saintes, même s'il convient d'opérer quelques distinctions.

L'agneau n'est rien de moins que le titre donné au Christ (*agnus dei*). C'est la victime consentante qui rachète les péchés de l'humanité. Il est l'incarnation de l'innocence et de la docilité, qualités éminentes dans la morale chrétienne. La brebis désigne habituellement les fidèles et les disciples de Jésus qui apparaît lui-même également comme un « berger divin ». Elle le suit aveuglément et en cela prouve sa foi absolue.

Le bélier est lui plus ambivalent. Il est certes l'animal substitué par Dieu au sacrifice d'Isaac mais ses génitoires disproportionnées, symbole de luxure, ainsi que son caractère violent, lui font largement préférer l'agneau. Il perd d'ailleurs son rôle d'autorité et de puissance au profit du berger tout en y gagnant des vertus de passivité.

## Le cochon



Déjà présent en Égypte antique, le cochon entretient avec l'homme des relations très contrastées. Le regard qu'on lui porte dépend de la civilisation. S'il est très valorisé chez les Grecs et les Romains ainsi que chez les Celtes et les Germains, où il apparaît comme une incarnation de la bravoure guerrière (motif décoratif des *canyx*, trompes de guerre, souvent figuré en hure de sanglier), de richesse et de fécondité, il l'est nettement moins du côté de l'Orient égyptien et hébraïque.

Considéré comme impur chez les Égyptiens, sa hargne et sa goinfrerie sont dénoncées. La tradition juive, dans laquelle se forment les textes bibliques, va encore plus loin dans la détestation de l'animal, et c'est ce point de vue qui va dominer dans les mentalités médiévales. Le pauvre cochon est ainsi l'animal le plus détesté parmi les créatures domestiques. Si l'interdit alimentaire dont était frappée sa viande chez les Hébreux, est tombé en Occident chrétien, on conserve au cochon son aura d'impureté. Pour les moraliste, il est l'archétype du pêché : déclaré goinfre, luxurieux, paresseux, stupide, il incarne l'erreur et le désordre des passions. La célèbre anecdote du Nouveau Testament selon laquelle Jésus aurait libéré des possédés des démons et les aurait expédiés dans un troupeau de porcs, sert de socle à nombre d'éléments de cet argumentaire.

Le plus paradoxal est que le cochon occupe une place considérable dans les sociétés médiévales. Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, il représente entre la moitié et les trois-quarts du bétail. Éminemment utile, il fournit toutes sortes de produits indispensables. C'est en raison de sa proximité anatomique avec l'Homme, remarquée dès l'Antiquité, que l'on pratiqua aussi des dissections médicales sur des carcasses de porcs, une pratique interdite sur l'Homme par la morale chrétienne.

## Les bovidés



Les bovidés sont très présents dans les représentations, depuis la Préhistoire, tant en Europe qu'en Afrique.

C'est d'abord l'auroch, le bovidé sauvage et cornu chassé par les pharaons dont les mâles deviennent l'animal symbolique du souverain-guerrier parce que fort, indomptable, aux cornes acérées et aux charges terribles. Parallèlement, les Égyptiens élèvent des bovidés importés du Sud, en général plus traitables, et dont certains portent des cornes lyriformes caractéristiques. Ces animaux apparaissent souvent sur les peintures, comme en témoigne la copie de la tombe de Nakht présentée au musée. La vieille tradition pastorale se perpétue en Égypte pharaonique selon un élevage extensif et souvent en semi-liberté. Ces animaux rendent de nombreux services : ils tirent l'araire comme sur les modèles en bois du musée, tractent des traîneaux chargés de pierres de construction, piétinent les épis pour libérer le grain... Leur cuir, leur graisse et leur lait sont des produits de base pour les Égyptiens.

Leur importance dans la vie quotidienne a trouvé un écho dans le monde religieux. Le culte des taureaux est attesté pendant toute l'histoire égyptienne mais le plus important et le plus ancien d'entre eux fut celui rendu à Apis.

Le taureau Apis est une manifestation vivante du dieu Ptah, créateur de l'univers dans la cosmogonie de Memphis. Il fut plus tard assimilé à Rê-Atoum – dans ses représentations, l'animal porte alors le disque solaire à *uræus* entre ses cornes. Dans le temple de Ptah, les prêtres élevaient avec soin un taureau choisi pour les marques distinctives de son pelage. À sa mort, l'animal sacré était embaumé puis, dans de somptueuses funérailles, transporté au *Sérapéum*, tombeau des images vivantes de Ptah. Il y faisait l'objet d'une dévotion populaire dont les nombreuses figurines, statuettes et autres représentations du dieu sont un témoignage.

Apis est traditionnellement un symbole de fécondité mais également de renaissance, en tant qu'incarnation d'Osiris auquel il fut progressivement associé puis assimilé. À partir de l'époque ptolémaïque, il est vénéré sous le nom de Sérapis, divinité synchrétique amalgamant diverses personnalités du panthéon grec et égyptien.

Fille de Rê, la déesse-vache Hathor est une très ancienne divinité à la personnalité et aux attributions multiples dont le nom signifie « Château (ou maison) d'Horus ». Elle est associée à la sexualité, la joie, la beauté et la musique. Appartenant à la catégorie des grandes déesses nourricières, elle est considérée comme la mère du pharaon régnant, lequel fut peu à peu identifié à Horus. En ce sens, elle a pu être confondue avec Isis dont Horus est le fils mais les deux déesses sont en fait deux facettes d'une seule et même personnalité.

Si comme mère nourricière, elle incarne la renaissance, elle est aussi, dans un contexte funéraire, l'amante qui revigore le défunt et lui redonne ses capacités sexuelles. Elle est enfin aussi un des aspects de la Déesse Dangereuse, au caractère capricieux, qui, dans le mythe de *L'œil de Rê*, peut se muer en une lionne féroce connue sous le nom de Sekhmet.

Dans la culture médiévale chrétienne, les bovins sont des animaux plutôt bien considérés. Ils sont purs et loués pour leur soumission à l'autorité, à quelques nuances près :

- Le veau incarne l'innocence mais aussi le fidèle qui harcèle le prêtre pour recevoir les saintes paroles, comme le veau réclame le lait de sa mère. Son symbolisme s'approche de celui de l'agneau mais il est plus sombre : on se rappelle en effet le fameux Veau d'or de la tradition biblique, représentant l'idolâtrie.
- La vache, par son lait, demeure un animal nourricier, mais plus largement est reconnue pour sa fidélité, son abondance matérielle et spirituelle. Les prêtres sont ainsi souvent assimilés à des vaches dispensant la Vérité de leurs mamelles ; leur défaut est simplement lié à leur sexe.

Le taureau a des vertus de conducteur, de meneur : c'est assurément un trait positif quand il mène vers la Vérité mais nettement moins lorsqu'il traite de l'erreur et de l'hérésie. Il peut être paré de vices, comme la force brutale et l'orgueil.

De ce fait, le bœuf apparaît comme un bon compromis entre le mâle et la femelle. C'est un taureau « atténué », débarrassé de sa violence dont on valorise la force tranquille et la docilité. C'est un animal de travail et de patience, attribut de saint Luc (cf. statue du musée dans la rotonde au niveau des Beaux-Arts) qui peut aussi, ponctuellement, représenter la sottise des insensés.

## L'oie



L'oie est un volatile assez présent dans la culture égyptienne, d'ailleurs représenté par plusieurs espèces peuplant les terres nilotiques. On ne sait pas précisément quand l'oie y fut domestiquée mais cette activité semble de développer grandement au Nouvel Empire, en lien avec le besoin croissant d'offrandes pour les dieux et les défunts. Animal sacré, elle servait en effet de victime sacrificielle. A l'époque romaine, leur élevage reste encore important.

En Égypte, chaque grande province possédait sa cosmogonie et ses croyances. Selon l'une d'entre elles, l'oie aurait pondu l'œuf originel duquel serait sorti Rê (l'oiseau de la lumière). Surnommée « la grande jargonneuse », elle serait aussi la première à avoir rompu le silence du monde. Elle est enfin l'oiseau sacré d'Amon qui aurait pris l'apparence d'une oie lorsqu'il créa la terre ferme.

Une statuette du musée la représente, de manière assez mystérieuse, au côté d'Harpocrate (Horus enfant). Cette figurine de l'époque romaine est un bon exemple de syncrétisme (synthèse culturelle et religieuse entre plusieurs civilisations). Apparaît ainsi un Dieu aux traits gréco-romains (aspect poupon d'un Éros) mais doté d'attributs égyptiens (pschent, mèche de la jeunesse...). L'association avec l'oie pourrait renvoyer aux mythes originels évoqués plus haut. À noter que le hiéroglyphe signifiant « fils de » est figuré par une oie. Il est en tout cas curieux de voir cette « grande jargonneuse » à coté d'un Dieu dont on a fait par erreur, dès l'époque grecque, un dieu du silence.

Depuis l'épisode des oies du Capitole qui auraient prévenu les Romains de l'arrivée de leurs ennemis gaulois, l'oie est devenue le symbole de la vigilance. Ses cris rythment les heures et apparaissent comme des appels à la prière. Néanmoins, leur caractère bavard, positif chez les Égyptiens, l'est beaucoup moins dans la civilisation chrétienne médiévale où les oies deviennent alors des incarnations du commérage.

## Les procès d'animaux au Moyen Âge

La question de la responsabilité morale de l'animal, soulevée par les saintes Écritures, fit couler beaucoup d'encre à l'époque médiévale. Dans l'*Épître aux Romains*, saint Paul annonce : « La créature, elle-même, sera libérée de la servitude et de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu. »

Cet aspect se renforce au contact de constatations d'ordre éthologique : expérience acquise de l'animal, apprentissage, rêves (...) posent la question de l'existence d'un principe pensant. Or si l'animal se trouve sauvé par Dieu, s'il est pensant et capable de réflexion, qu'en est-il de sa responsabilité judiciaire ?

Il y a divergence chez les penseurs mais l'on relève au moins une soixantaine de procès d'animaux entre 1266 et 1586. Le cochon tient une place de choix dans ces procès, à raison de neuf cas sur dix. Si les porcs sont la vedette de ce versant judiciaire, c'est pour deux raisons : leur nombre et leurs vagabondages. Ils sont en effet souvent à demi-sauvages et servent couramment d'éboueurs dans les villes où ils gambadent presque librement. L'ampleur des contacts avec l'Homme induit celle des accidents. Quelques cas sont assez révélateurs, comme l'anecdote de la truie de Falaise en 1386 : la bête, infanticide - elle avait dévoré un enfant de 3 mois, est suppliciée et exécutée en place publique devant un parterre d'humains et de cochons pour que cela « leur fasse enseignement. » Le propriétaire de l'animal incriminé n'était généralement pas inquiet et jugé suffisamment puni par la perte de son animal.

Ces questions de responsabilité animale montrent une réflexion précoce sur les capacités de penser des bêtes. Très longtemps, néanmoins, elles ont été considérées comme inférieures à celles des hommes et il faut attendre l'époque contemporaine pour que se développe l'idée d'une psyché originale et respectable, dont on rencontre les premiers échos chez Octave Mirbeau par exemple.

# LES CRÉATURES SAUVAGES

## LES ANIMAUX RÉELS

Les créatures sauvages comprennent d'une part les animaux réels et d'autre part, les monstres et hybrides. Ces derniers toutefois ont été considérés, selon les époques, comme des êtres tout à fait réels.

## Le serpent



Dans la civilisation égyptienne, les serpents sont globalement regardés comme des créatures respectables, en particulier les couleuvres, jugées bienveillantes. Mais bien évidemment, les serpents venimeux sont redoutés et tous les guérisseurs se doivent de connaître les formules permettant d'en conjurer le venin. Plus encore, le serpent Apophis est l'une des divinités les plus inquiétantes du panthéon égyptien : il incarne les forces maléfiques qui cherche à anéantir la création divine, en tentant notamment de renverser chaque nuit la barque solaire de Rê.

Le cobra (ou naja) appelé *uræus* est une déesse dont la silhouette se dresse sur les couronnes des divinités et des pharaons, comme symbole de leur pouvoir redoutable. Sa morsure est assimilée aux rayons ardents du soleil. Fille de Rê dont elle incarne l'œil brûlant, elle est à ce titre un des visages de la Déesse Dangereuse, destructrice des ennemis de l'Égypte. Elle personnifie plusieurs entités divines féminines, notamment Oudjet, protectrice de la Basse Égypte, ou Nesperet purifiant tout sur son passage et éloignant le mal.

Dans les autres civilisations antiques, le serpent est plutôt une créature positive. Elle est, chez les Grecs, un symbole du renouvellement grâce à sa mue, mais aussi de guérison (Esculape) et de fécondité, comme le rappellent les unions de serpents avec des femmes ayant mené à la naissance de héros ou les unions mystiques dans les rites des cultes à mystères orientaux (mystère d'Éleusis).

Par son caractère rampant, le serpent se voit aussi doté d'un lien avec les forces de la terre - dites chthoniennes - d'où une proximité avec le monde des ancêtres. Ainsi, chez les Celtes, le dieu cornu Cernunos tient à la main un serpent aux cornes de bélier, comme le montre le chaudron de Gundestrup. L'un des plus célèbres mythes est certainement celui qui raconte comment Apollon se débarrassa du serpent vivant près

de Delphes afin d'y installer son sanctuaire. Le reptile était un fils de la Terre, confié par Héra au Titan Typhon, qui rendait des oracles et concurrençait par là le dieu de la lumière. Après l'avoir tué, Apollon institua en l'honneur de l'animal les jeux pythiques (de python).

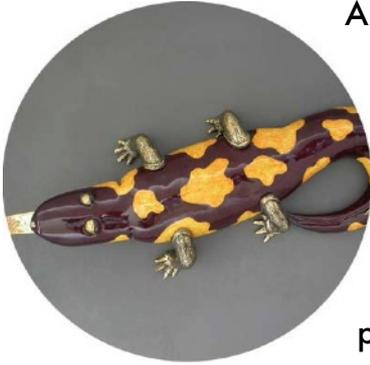
Sur un émail de la Renaissance du musée, une autre scène tirée de la mythologie grecque met en scène deux énormes serpents : il s'agit de l'agonie de Laocoon et de ses deux fils, étouffés par les créatures rampantes sorties de la mer sur l'ordre d'Apollon. Ce dernier voulait en effet punir le prêtre troyen car il s'était uni à sa femme devant la statue consacrée du dieu.

Au Moyen Âge, les textes sacrés ne réservent pas une bonne réputation au serpent. L'animal vit en contact avec le sol, sur la terre, à l'opposé donc de l'enviable sphère céleste. Il est sinueux, c'est-à-dire trompeur, tortueux, et il représente un danger physique en raison de son redoutable venin.

Pire, du corps, le danger est vite reporté à l'âme : le serpent est avant tout le traître dans la tentation d'Ève qui provoqua la chute de l'humanité. Cette tentation se rattache à la lubricité réputée de la créature. Ainsi Grégoire de Nysse, à la fin de l'Antiquité, disait déjà : « La passion de la volupté constitue une seule bête, les diverses espèces de plaisir sont les anneaux du serpent ». Il est un symbole de pénétration du fait de sa forme phallique et la fertilité antique a été supplantée par la luxure.

La vipère était particulièrement détestée du fait de sa dangerosité et de ses prétendus mœurs : le mâle était censé féconder la femelle en introduisant sa tête dans sa bouche et finissait généralement décapité ; les petits n'attendaient même pas la fin de la gestation et sortaient du ventre de la femelle en le déchirant... On comprend mieux le regard très sombre porté sur l'animal !

## La salamandre



Autre créature venimeuse pour les mentalités médiévales, cette « Grande lézarde » empoisonne tout ce qui entre en contact avec son corps visqueux (eau des puits, fruits, lait...). Elle est de constitution froide, tellement froide qu'elle se glisse souvent dans les flammes pour se réchauffer. On lui trouve une parenté avec le serpent, d'où sa part inquiétante.

Néanmoins, le *Physiologus*, bestiaire chrétien de la fin de l'Antiquité, la traite favorablement et c'est cet aspect qui se développe à partir du XII<sup>e</sup> siècle pour culminer durant la Renaissance, lorsque François I<sup>er</sup> en fait son animal symbole. Elle symbolise alors sans doute le pouvoir sur le feu, c'est à dire sur les hommes et le monde, et donc se voit jugée capable de nourrir les bons feux comme d'éteindre les mauvais. Cette aptitude la rapproche de la sphère solaire et l'ancre de ce fait dans la lumière.

## Le lion



Même s'il disparaît assez tôt de l'espace européen, le lion a toujours entretenu avec les civilisations occidentales des relations assez étroites. Il est l'animal puissant vaincu par Héraclès ou la bête dangereuse à laquelle se mesurent les combattants de l'arène. Mais dans l'Antiquité, il n'a pas encore vraiment acquis son aura d'animal royal qui lui vient sans doute d'Iran.

C'est surtout la lionne qui est valorisée en Égypte, à travers la figure de Sekhmet. Fille du dieu solaire Rê, elle est son œil dévastateur; associée (comme l'*uraeus*) à la chaleur et à la destruction. Elle sème mort et maladies sur son passage si elle n'est pas apaisée par les danses, les offrandes et la boisson. Ses prêtres sont donc aussi des magiciens et des médecins. La plus célèbre légende de Sekhmet est celle où son père Rê l'envoie châtier les hommes devenus rebelles à son autorité. Sous la forme d'une lionne, elle dévore tous les êtres humains qui croisent sa route. Elle prend tellement goût au massacre, que Rê conseille aux hommes de l'arrêter. Pour cela, il faut brasser plusieurs dizaines de litres de bière, colorée en rouge afin que la déesse la confonde avec du sang. La lionne tombe dans le piège et boit jusqu'à ce que l'ivresse l'endorme. Ainsi Rê met-il lui-même fin au carnage ordonné.

C'est la tradition chrétienne qui va assurer au lion une promotion considérable et lui permettre de renverser le trône d'un ancien souverain : l'ours. Comme l'a montré Michel Pastoureau, l'Église, inquiète du statut royal de l'ours dans les sociétés païennes germaniques, tenta et réussit une substitution de symbole. Le lion était moins dangereux d'un point de vue symbolique que l'ours. Vivant en des terres éloignées, il n'interagissait avec l'homme qu'au travers des ménageries (sédentaires ou itinérantes) et il était de plus pris en bonne part dans les Écritures saintes.

On lui reconnaît alors tout un ensemble d'éminentes qualités. Il possède trois natures canoniques : il ramène ses petits mort-nés à la vie par son souffle ; il efface les traces de son passage et dort les yeux ouverts, étant par là doué de capacités de résurrection, de prudence et de vigilance. On évoque également sa douceur, sa miséricorde et sa crainte du feu. Même son aspect terrifiant est valorisé puisqu'il permet de suggérer le Dieu-juge et l'autorité de la loi. Son rugissement est celui du prédicateur dispensant la Vérité divine.

Ses défauts sont inhérents à sa condition. Il peut être despotique : Salvien de Marseille, au V<sup>e</sup> siècle, évoque la tyrannie des riches sur les pauvres au moyen d'une image du fauve enivré de puissance. Il coexiste de bons et de mauvais lions, ces derniers étant très présents dans l'Ancien Testament, mais cette image va progressivement se transformer. Le moment de transition se situe au XI<sup>e</sup> siècle : ses aspects négatifs sont alors récupérés par un autre animal, le léopard. Reste alors le roi des animaux, fidèle, qui partage ses proies. Les représentations se multiplient dans les décors et dans les armoiries (15 % des écus portent un ou plusieurs lions, loin devant n'importe quel autre animal).

## La panthère / le léopard



Le léopard occupe le dernier rang dans la famille des félins au Moyen Âge. C'est en quelque sorte une descendance dégénérée du lion.

Le *pardus* (sans doute le guépard) est considéré comme le mâle cruel de la panthère. Il lui est parfois infidèle et de cet adultère avec la lionne naît le léopard. Bien pire que son père, cet animal est l'opposé de la panthère. Il est roué et plein de malice. Ses péchés sont visibles sur sa robe tachetée. Sa conception coupable induit une dégénérescence morale qui lui empêche d'avoir les mêmes vertus que le lion.

Il en va autrement de la panthère qui, elle, est résolument positive. Bien que carnivore, elle n'est jamais qualifiée de cruelle. On lui prête au contraire une grande douceur, qui vient de sa façon de chasser : censée attirer ses proies par sa bonne odeur, elle n'attaque pas et se trouve ainsi débarrassée de tout caractère sanguinaire. Cette particularité la rapproche même du Christ qui attirait à lui les Hommes.

Autre étrangeté, l'apparence qui est prêtée est très éloignée de celle qu'on lui connaît aujourd'hui puisqu'elle est décrite comme couverte de sept couleurs, le chiffre symbole de totalité au Moyen Âge.

## Le singe



Le babouin a deux fonctions dans l'imaginaire égyptien : il est d'une part une image du dieu Thot, divinité des activités intellectuelles, et d'autre part l'animal qui accompagne de ses cris le lever du soleil, jouant le rôle d'auxiliaire dans le lever de l'astre (chapitre 16 du Livre des Morts).

Le dieu Thot est à la fois le maître de la sagesse, le dieu des scribes et de l'écriture - qu'il a inventée, et un dieu lunaire attaché au calendrier et au décompte des saisons. Il est représenté soit sous la forme d'un babouin, parfois à tête de chien, soit sous la forme d'un ibis - ou d'un homme à tête d'ibis.

Dès l'époque thinite, les importations de babouins depuis l'Éthiopie montre l'importance de l'animal dans la société égyptienne, même si on lui reconnaît quelques défauts comme d'être querelleur (être furieux était représenté dans l'écriture avec un babouin montrant les dents), voleur et lubrique.

Le traitement artistique de l'animal est en général très précis. En témoignent les statuettes du musée : l'une d'elles montre un vieux cynocéphale blanc, assis les mains sur les genoux, dans une attitude pensive comme un symbole lunaire dont le disque le coiffe généralement.

Dans les civilisations grecque et romaine, on retrouve chez Aristote et chez Plin l'idée qu'il est le plus proche parent de l'Homme, intuition sérieusement mise à mal à l'époque médiévale. En effet, il est alors perçu comme une créature imparfaite concentrant ce qu'il y a de plus vil, de plus repoussant et de plus diabolique. Présenté comme obscène et répugnant, il ressemble à l'Homme non par nature mais par artifice ; il triche donc et demeure d'une laideur absolue. Certains en font même des hommes déchus après une révolte contre Dieu.

## Le lièvre



Il n'est pas bien jugé par la civilisation chrétienne. Si les bestiaires lui reconnaissent quelques qualités - de fécondité et de vélocité, sa course est vite dénoncée pour ses détours, signe de péché. Le lièvre est alors présenté comme paresseux, lâche et surtout luxurieux. Certains le pensent même hermaphrodite !

Cet animal est aussi parfois comparé à la situation précaire du croyant confronté au mal dans sa fragilité ; mais l'impureté malgré tout demeure.

## Le poisson



Dans la civilisation égyptienne, toute personne sacrée (prêtres, roi) avait l'interdiction d'en manger ; le peuple en revanche en mangeait régulièrement : il devint en quelque sorte la « viande » populaire.

Le poisson est un symbole important du Nouveau Testament, au même titre que le pêcheur. Les premiers chrétiens persécutés par les autorités romaines l'utilisent comme code secret pour se reconnaître entre eux : comme le navire symbolise l'Église, l'ancre l'espérance, le poisson évoque le Christ lui-même car le mot grec *Ichthys* (poisson en grec) contient toutes les premières lettres des noms qui lui sont donnés dans les Écritures. Saint Augustin, dans *La Cité de Dieu* (XVIII, 25), le confirme lorsqu'il écrit que « si l'on joint ensemble les premières lettres de ces cinq mots grecs que nous avons dit signifier Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur, on trouvera *Ichthus*, qui veut dire en grec poisson, nom mystique du Sauveur, parce que lui seul a pu demeurer vivant, c'est-à-dire exempt de péché, au milieu des abîmes de notre mortalité, semblables aux profondeurs de la mer ».

Le poisson est donc le signe de la Résurrection, mais aussi plus largement celui de l'eau du baptême et de tous les chrétiens baptisés dans la *piscina* ou le baptistère, symbole de la vie dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

Plus tard, les poissons sont souvent regardés comme des êtres un peu mystérieux, tantôt inquiétants, tantôt admirables, mais souvent symbole de luxure, de cruauté - ils mangent leurs petits, rusés, craintifs, fourbes (l'esturgeon aux écailles à l'envers donne l'impression de reculer alors qu'il avance). En revanche, ils sont très consommés par les moines qui les substituent volontiers à la viande.

# LES CRÉATURES SAUVAGES

## LES MONSTRES

## La sirène



Dans l'Antiquité, les sirènes sont des démons marins mi-femme, mi-oiseau qui détournent les marins de leur route vers les brisants grâce à leurs dons extraordinaires pour la musique. Selon les auteurs, elles sont tantôt deux, trois ou quatre. Elles n'ont apparemment pas toujours été ailées et selon Ovide, ce sont les Dieux qui les en ont dotées afin qu'elles puissent aisément se retrouver. D'autres y voient une punition de Déméter, vexée du fait qu'elles ne se soient pas opposées à l'enlèvement de sa fille Perséphone. Ou encore une punition d'Aphrodite parce qu'elles auraient méprisé les plaisirs de l'amour.

Au Moyen Âge, les sirènes deviennent généralement des femmes-poissons avec une queue empoisonnée ; les femmes oiseaux sont alors plutôt appelées harpies. Elles sont décrites comme des hypocrites laissant apparaître seulement le haut de leur corps pour séduire les marins tout en les charmant de leur magnifique chant afin de les endormir. Elles abusent alors d'eux puis les jettent à la mer, voire même les dévorent.

La plus célèbre incarnation médiévale de la sirène reste Mélusine. Censée être issue d'un lignage noble, les Lusignan (ancêtres légendaires des Plantagenêt), elle s'éprend et est aimée d'un chevalier. Après leur mariage, elle lui fait promettre de ne jamais chercher à la voir quand elle se retire seule, les samedis, pour reprendre sa forme animale. Elle lui donne plusieurs enfants, tous marqués par une tare physique, mais son époux finit par trahir son serment. Mélusine disparaît alors mais revient la nuit, en volant, gémir de douleur autour de la tour abritant ses enfants.

## Le griffon



Autre créature hybride, le griffon se compose de différentes parties d'êtres vivants éclectiques, ce qui, pour les mentalités chrétiennes, revient à tricher avec la nature. Il échappe pourtant à une perception exclusivement négative.

Il trouve probablement son origine en Orient. Dès l'Antiquité, il est le gardien des trésors d'Apollon, ce qui lui vaut des qualités de vigilance. Mais c'est dans sa dualité même que réside sa charge la plus positive. À la fois aigle et lion, il est composé de deux natures, l'une céleste et l'autre terrestre, chacune particulièrement noble du fait de l'animal employé. Il est donc une sorte d'allégorie du Christ qui est lui-même composé de ces deux natures.

Mais les conceptions médiévales étant riches en ambivalences, la dualité qui a assuré la promotion du griffon s'est parfois aussi retournée contre lui : les défauts des deux créatures qui le composent - la force, l'agressivité et l'arrogance de l'aigle comme du lion - ont pu aussi en faire un emblème du démon.

Il apparaît chez Marco Polo comme un être à la force terrible capable de tuer les éléphants en les lâchant depuis les cieux.

## Le sphinx / la sphinge



Monstre fabuleux à corps de lion et tête humaine, le sphinx symbolise en Égypte la puissance royale et les manifestations bienfaitantes de ce pouvoir depuis le début de l'histoire pharaonique, comme en atteste le célèbre sphinx colossal érigé par le roi Khephren dès la IV<sup>e</sup> dynastie au pied des pyramides de Giza.

Dans le célèbre mythe d'Œdipe, il serait plus exact de parler de sphinge puisque c'est bien d'un monstre hybride féminin dont il est question. La créature représentée dans les collections gallo-romaines du musée est précisément cette créature mi-femme, mi-lion qui, dans la légende, terrorisait les environs de Thèbes. Elle avait été envoyée par Héra pour punir la cité grecque des amours coupables de Laïos avec Chrysippos et dévorait les habitants passant à sa portée. Mais ce n'était qu'après leur avoir soumis une énigme qu'elle les mettait à mort. C'est à cette question qu'Œdipe répondit et face au succès du jeune héros, de désespoir, la sphinge se précipita du haut des rochers.

## Le dragon



Le dragon serait originaire d'Éthiopie, d'Inde et de Barbarie. Il appartient aux trois mondes - céleste, terrestre et aquatique, mais c'est par l'ardeur chaotique de son souffle qu'il est entré dans l'imaginaire collectif.

Il est le plus grand des serpents, mais c'est un serpent doté de pattes (deux, parfois quatre) semblables à celles du lion et munies de serres d'aigle. Il possède des ailes comme celles des chauves-souris et une très longue queue portant un aiguillon. Son corps est couvert d'écailles très dures, sa tête coiffée d'oreilles pointues et sa langue bifide.

Au Moyen Âge, il est un être brutal et bruyant qui empuantit l'atmosphère. On le représente surtout jaune et/ou vert tandis que l'intérieur de son corps est rouge. À partir de son sang est obtenu le « sang-dragon », une substance résineuse rougeâtre, d'origine semble-t-il végétale, que l'on utilise presque exclusivement, jusque fort tard, pour peindre le diable et l'enfer.

Le dragon est en tout cas toujours lumineux, d'un feu mauvais certes, mais il n'est jamais noir. Il est le résultat en Occident de la fusion des cultures germanique, gréco-romaine, biblique et orientale. Toujours pris en mauvaise part et identifié au diable, c'est l'ennemi à abattre : un exploit réservé aux plus grands saints-guerriers comme saint Georges ou saint Michel et aux grands héros Siegfried, Beowulf, Arthur... qui contraste avec le caractère bienfaisant du dragon en Extrême-Orient.

## CONCLUSION

Faite de constatations empiriques et de croyances mêlées à des réflexions morales, la perception des animaux et des monstres par les civilisations anciennes semble éloignée de notre représentation moderne. Pourtant, cet univers symbolique reste souvent vivace dans notre esprit.

Que ce soit les mystères inquiétants des grands fonds marins, la noblesse supposée du lion, la perfidie du serpent ou notre proximité avec le cheval, ces conceptions anciennes restent fermement ancrées en nous mais ne sont pas immobiles. Comme l'Histoire des mentalités, les changements s'y produisent sur une unité temporelle relativement longue mais assez perceptible. La promotion du chien ou du chat s'est ainsi accentuée au XX<sup>e</sup> siècle et la notion de droit des animaux poursuit son chemin. Pour autant, ces idées se déploient depuis longtemps puisqu'au Moyen Âge sont déjà redécouvertes à la fois l'étroitesse d'un lien domestique et la question de la responsabilité juridique des animaux comme créatures pensantes.

Les représentations morales des **animaux** ont toutefois glissé dans l'imaginaire et sont désormais séparées de la pensée scientifique. Les animaux sont depuis lors regroupés par parenté génétique, loin des bestiaires médiévaux qui avaient néanmoins déjà introduit l'idée de classification, et où se dessinent de nouvelles surprises, comme la proximité entre hippopotames et cétacés par exemple.

Notre époque contemporaine semble opérer un rééquilibrage des statuts entre animal et humain. Jusque-là, quelles que soient les civilisations et les époques, les deux étaient nettement distincts, avec l'idée tenace de placer l'Homme au sommet d'une pyramide du vivant. En atteste le nom que l'humanité s'est donnée à elle-même en temps qu'espèce : *homo sapiens sapiens* - homme deux fois sage - qui trahit une certaine arrogance anthropocentrique ! Depuis au moins la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de nombreuses voix se sont

élevées pour repenser ce classement, surtout depuis la publication de l'ouvrage fondateur de Charles Darwin, *De l'origine des espèces*, qui montra très explicitement l'animalité de l'humain. On a moqué et caricaturé Darwin mais la portée de son ouvrage fut considérable et son héritage a ouvert les portes d'un repositionnement, qui place l'Homme non plus au faite de l'évolution mais le décrit comme un simple rameau d'un gigantesque buisson évolutif.

Depuis lors, certains auteurs se sont aventurés à proposer une inversion complète de l'ancienne représentation : de par un amollissement dû au confort et à la sécurité, l'humain serait devenu inférieur aux animaux, dont « l'instinct » et les sens supérieurs leur donneraient une primauté évolutive.

Si l'Homme a accueilli bien plus encore qu'avant des animaux domestiques dans son intimité, s'il a créé des structures pour sauvegarder les milieux naturels, voté des lois contre la cruauté envers les animaux, pour défendre leurs milieux... il n'en demeure pas moins que le rythme des extinctions d'espèces, dues la plupart du temps aux activités humaines, ne cesse de s'accélérer depuis les années 1970. Des icônes aussi marquantes que le rhinocéros noir sont venues rejoindre récemment les disparus historiques, dodos et autres grands pingouins...

Parallèlement, les comportements des animaux sont de mieux en mieux connus via la toute jeune éthologie. L'état actuel de nos savoirs et de notre réflexion a ainsi permis au philosophe Jean-Luc Guichet de dire : « Face à l'animal, l'heure semble donc à l'humilité et à la reconnaissance et non plus au surplomb et à l'aplomb d'une domination sûre d'elle-même et non critique. »

De leur côté, les **monstres**, après être sortis du réel à mesure que progressaient les savoirs scientifiques, ont investi massivement le champ des productions culturelles de l'imaginaire. La *fantasy* au sens large, immense nébuleuse où coexistent des

atmosphères et des univers extrêmement variés, est peuplée d'une infinité de créatures dont la complexité et la portée symbolique n'a rien à envier à leurs glorieux prédécesseurs historiques. Certaines de ces créatures sont même devenues de véritables icônes de la culture populaire, sans qu'elles soient pour autant anthropomorphes : ainsi, les xénomorphes des films *Alien* ou le fameux *Godzilla* sont presque universellement connus et déclenchent sur les réseaux sociaux de véritables poussées d'enthousiasme quand un réalisateur aventureux se risque à les porter de nouveau à l'écran.

Depuis longtemps aussi, la littérature s'est enrichie de monstres de tous types. Pour exemple, la sombre et inquiétante œuvre de Lovecraft, qui, comme autrefois les histoires de monstres marins, prend naissance dans l'angoisse de leur auteur face à l'inconnu mystérieux et obscur des fonds marins.

Il existe effectivement des permanences dans la culture occidentale, des codes qui franchissent les siècles et structurent encore nos mentalités : l'image millénaire du dragon continue aujourd'hui encore à peupler nos représentations fantastiques. Qu'il soit terrifiant (*Predator*) ou sympathique, (*Pokémon*), le monstre fait partie de notre horizon culturel. Récemment encore, l'adaptation par Peter Jackson de l'œuvre *Le Hobbit* de Tolkien a été une nouvelle fois le prétexte à déclencher la fureur ardente d'un gigantesque dragon avec des moyens techniques éblouissants. À la télévision également, ils occupent fièrement les premiers rôles, comme dans la série *Le Trône de fer* dans laquelle la jeune Daenerys possède trois petits dragons... Les jeux ne sont pas en reste pour donner la part belle aux grands lézards mythiques dont le pouvoir de doper les ventes semble être assurément une nouvelle attribution...



## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Pastoureau Michel, *Bestiaire du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2011

Pastoureau Michel, *L'ours, histoire d'un roi déchu*, Paris, Seuil, 2007

Pastoureau Michel, *Une histoire symbolique du Moyen Âge*, Paris, Seuil, 2004

Voisenet Jacques, *Bêtes et hommes dans le monde médiéval, le bestiaire des clercs du V<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle*, Paris Brepols, 2000

Yoyotte Jean, *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, Hazan, 1988

Vernus Pascal, Yoyotte Jean, *Bestiaire des pharaons*, Paris, Librairie académique Perrin, 2005

Un grand merci à Pierre Ventenat.

## INFOS PRATIQUES

- **Contacts**  
Musée des Beaux-Arts de Limoges – Palais de l'Évêché  
1 place de l'Évêché / 87000 LIMOGES  
Tél. : 05 55 45 98 10 / Fax : 05 55 34 44 14 / [musee-bal@ville-limoges.fr](mailto:musee-bal@ville-limoges.fr)  
[www.museebal.fr](http://www.museebal.fr)
- **Réserver une activité**  
Par téléphone : 05 55 45 98 10 / Par courriel : [musee-bal@ville-limoges.fr](mailto:musee-bal@ville-limoges.fr)

**Crédits photographiques** : Tous droits réservés – Musée des Beaux-Arts de Limoges- Palais de l'Evêché.

**Remarque** : les visuels utilisés dans ce livret sont les visuels figurant sur les cartes jeux de l'activité « Bêtes et Monstres ». Une liste détaillée des œuvres et leur localisation dans le musée accompagne les cartes.

# **MUSÉE** **BEAUX ARTS** **PALAIS DE L'ÉVÊCHÉ**

1 place de l'Évêché | 87000 LIMOGES  
tél. 05 55 45 98 10 | fax 05 55 34 44 14  
[musee-bal@ville-limoges.fr](mailto:musee-bal@ville-limoges.fr)  
[www.museebal.fr](http://www.museebal.fr)